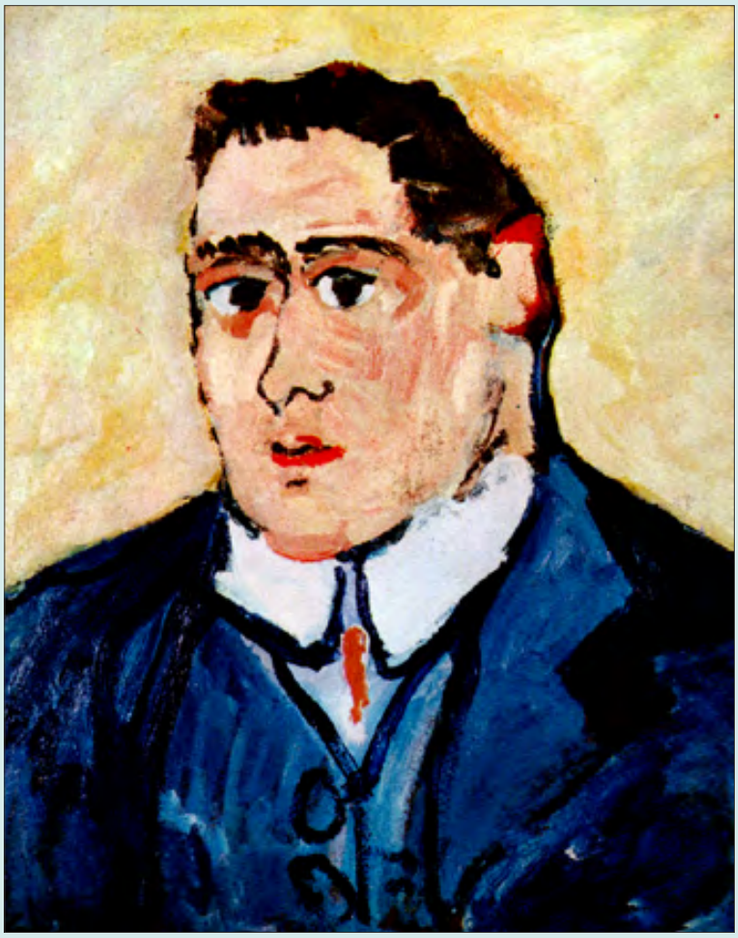
Guillaume Apollinaire

Les Mamelles de Tirésias

Vertiges

Les Mamelles de Tirésias présentées au Moores Opera Center
de l'université de Houston (Texas) États-Unis,
au cours de la saison 2007-2008.



Maurice de Vlaminck (1876-1958), *Guillaume Apollinaire* (1903).

Préface

Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.

Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes, mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.

Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé monsieur Victor Basch, dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire.

L'idéalisme vulgaire des dramaturges qui ont succédé à Victor Hugo a cherché la vraisemblance dans une couleur locale de convention qui fait pendant au naturalisme en trompe-l'œil des pièces de mœurs dont on trouverait l'origine bien avant Scribe, dans la comédie larmoyante de Nivelle de la Chaussée.

Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes. Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.

Au demeurant, il m'est impossible de décider si ce drame est sérieux ou non. Il a comme but d'intéresser et d'amuser. C'est le but de toute œuvre théâtrale. Il a également pour but de mettre en relief une question vitale pour ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit : le problème de la repopulation.

J'aurais pu faire sur ce sujet qui n'a jamais été traité une pièce selon le ton sarcastico-mélodramatique qu'ont mis à la mode les faiseurs de « pièces à thèse ».

J'ai préféré un ton moins sombre, car je ne pense pas que le théâtre doive désespérer qui que ce soit.

J'aurais pu aussi écrire un drame d'idées et flatter le goût du public actuel qui aime à se donner l'illusion de penser.

J'ai mieux aimé donner un libre cours à cette fantaisie qui est ma façon d'interpréter la nature, fantaisie, qui selon les jours, se manifeste avec plus ou moins de mélancolie, de satire et de lyrisme, mais toujours, et autant qu'il m'est possible, avec un bon sens où il y a parfois assez de nouveauté pour qu'il puisse choquer et indigner, mais qui apparaîtra aux gens de bonne foi.

Le sujet est si émouvant à mon avis, qu'il permet même que l'on donne au mot drame son sens le plus tragique, mais il tient aux Français que, s'ils se remettent à faire des enfants l'ouvrage puisse être appelé, désormais, une farce. Rien ne saurait me causer une joie aussi patriotique. N'en doutez pas, la réputation dont jouirait justement, si on savait son nom, l'auteur de *la Farce de maistre Pierre Pathelin* m'empêche de dormir.

On a dit que je m'étais servi des moyens dont on use dans les revues : je ne vois pas bien à quel moment. Ce reproche toutefois n'a rien qui puisse me gêner, car l'art populaire est un fonds excellent et je m'honorerais d'y avoir puisé si toutes mes scènes ne s'enchaînaient naturellement selon la fable que j'ai imaginée et où la situation principale : un homme qui fait des enfants, est neuve au théâtre et dans les lettres en général, mais ne doit pas plus choquer que certaines inventions impossibles des romanciers dont la vogue est fondée sur le merveilleux dit scientifique.

Pour le surplus, il n'y a aucun symbole dans ma pièce qui est fort claire, mais on est libre d'y voir tous les symboles que l'on voudra et d'y démêler mille sens comme dans les oracles sibyllins.

Monsieur Victor Basch qui n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre, qu'il s'agissait de la repopulation, tient à ce que mon ouvrage soit symbolique ; libre à lui. Mais il ajoute : « que la première condition d'un drame symbolique, c'est que le rapport entre le symbole qui est toujours un signe et la chose signifiée soit immédiatement discernable ».

Pas toujours cependant et il y a des œuvres remarquables dont le symbolisme justement prête à de nombreuses interprétations qui parfois se contrarient.

J'ai écrit mon drame surréaliste avant tout pour les Français comme Aristophane composait ses comédies pour les Athéniens.

Je leur ai signalé le grave danger reconnu de tous qu'il y a pour une nation qui veut être prospère et puissante à ne pas faire d'enfants, et pour y remédier je leur ai indiqué qu'il suffisait d'en faire.

Monsieur Deffoux, écrivain spirituel, mais qui m'a l'air d'être un malthusien attardé, fait je ne sais quel rapprochement saugrenu entre le caoutchouc* dont sont faits les ballons et les balles qui figurent les mamelles (c'est peut-être là que monsieur Basch voit un symbole) et certains vêtements recommandés par le néo-malthusianisme. Pour parler franc, ils n'ont rien à faire dans la question, car il n'y a pas de pays où l'on s'en serve moins qu'en France, tandis qu'à Berlin, par exemple, il ne se passe pas de jour qu'il ne manque de vous en tomber sur la tête pendant qu'on se promène dans les rues, tant les Allemands, race encore prolifique, en font un grand usage.

* Pour me laver de tout reproche touchant l'usage des mamelles en caoutchouc, voici un extrait des journaux prouvant que ces organes étaient de la plus stricte légalité :

« Interdiction de la vente des tétines autres que celles en caoutchouc pur, vulcanisé à chaud. À la date du 28 février dernier, a été promulguée au *Journal officiel* la loi du 26 février 1917, modifiant l'article premier de la loi du 6 avril 1910, qui ne visait que l'interdiction des biberons à tube. Le nouvel article premier de cette loi est désormais ainsi conçu : Sont interdites la vente, la mise en vente, l'exposition et l'importation : 1. Des biberons à tube ; 2. Des tétines et des sucettes fabriquées avec d'autres produits que le caoutchouc pur, vulcanisées par un autre procédé que la vulcanisation à chaud et ne portant point, avec la marque du fabricant ou du commerçant, l'indication spéciale : ‹ caoutchouc pur ›. Sont donc seules autorisées les tétines et sucettes fabriquées avec du caoutchouc pur et vulcanisées à chaud. »

Les autres causes auxquelles avec la limitation des grossesses par moyens hygiéniques on attribue la dépopulation, l'alcoolisme par exemple, existent partout ailleurs et dans des proportions bien plus vastes qu'en France.

Dans un livre récent sur l'alcool, monsieur Yves Guyot ne remarquait-il pas que si dans les statistiques de l'alcoolisme, la France venait au premier rang, l'Italie, pays notoirement sobre, venait au second rang ! Cela permet de mesurer la foi que l'on peut accorder aux statistiques ; elles sont menteuses et bien fol est qui s'y fie. D'autre part n'est-il pas remarquable que les provinces où l'on fait en France le plus d'enfants soient justement celles qui viennent au premier rang dans les statistiques de l'alcoolisme !

La faute est plus grave, le vice est plus profond, car la vérité est celle-ci : on ne fait plus d'enfants en France parce qu'on n'y fait pas assez l'amour. Tout est là.

Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Il faudrait un livre tout entier et changer les mœurs. C'est aux gouvernants à agir, à faciliter les mariages, à encourager avant tout l'amour fécond, les autres points importants comme celui du travail des enfants seront ensuite facilement résolus pour le bien et l'honneur du pays.

Pour en revenir à l'art théâtral, on trouvera dans le prologue de cet ouvrage, les traits essentiels de la dramaturgie que je propose.

J'ajoute qu'à mon gré cet art sera moderne, simple, rapide avec les raccourcis ou les grossissements qui s'imposent si l'on veut frapper le spectateur. Le sujet sera assez général pour que l'ouvrage dramatique dont il formera le fond puisse avoir une influence sur les esprits et sur les mœurs dans le sens du devoir et de l'honneur.

Selon le cas, le tragique l'emportera sur le comique ou inversement. Mais je ne pense pas que désormais, l'on puisse supporter, sans impatience, une œuvre théâtrale où ces éléments ne s'opposeraient pas, car il y a une telle énergie dans l'humanité d'aujourd'hui et dans les jeunes lettres contemporaines, que le plus grand malheur apparaît aussitôt comme ayant sa raison d'être, comme pouvant être regardé non seulement sous l'angle d'une ironie bienveillante qui permet de rire, mais encore sous l'angle d'un optimisme véritable qui console aussitôt et laisse grandir l'espérance.

Au demeurant, le théâtre n'est pas plus la vie qu'il interprète que la roue n'est une jambe. Par conséquent, il est légitime, à mon sens, de porter au théâtre des esthétiques nouvelles et frappantes qui accentuent le caractère scénique des personnages et augmentent la pompe de la mise en scène, sans modifier toutefois le pathétique ou le comique des situations qui doivent se suffire à elles-mêmes.

Pour terminer, j'ajoute que, dégageant des velléités littéraires contemporaines une certaine tendance qui est la mienne, je ne prétends nullement fonder une école, mais avant tout protester contre ce théâtre en trompe-l'œil qui forme le plus clair de l'art théâtral d'aujourd'hui. Ce trompe-l'œil qui convient, sans doute, au cinéma, est, je crois, ce qu'il y a de plus contraire à l'art dramatique.

J'ajoute, qu'à mon avis, le vers qui seul convient au théâtre, est un vers souple, fondé sur le rythme, le sujet, le souffle et pouvant s'adapter à toutes les nécessités théâtrales. Le dramaturge ne dédaignera pas la musique de la rime, qui ne doit pas être une sujétion dont l'auteur et l'auditeur se fatiguent vite désormais, mais peut ajouter quelque beauté au pathétique, au comique, dans les chœurs, dans certaines répliques, à la fin de certaines tirades, ou pour clore dignement un acte.

Les ressources de cet art dramatique ne sont-elles pas infinies ? Il ouvre carrière à l'imagination du dramaturge, qui rejetant tous les liens qui avaient paru nécessaires ou parfois renouant avec une tradition négligée, ne juge pas utile de renier les plus grands d'entre ses devanciers. Il leur rend ici l'hommage que l'on doit à ceux qui ont élevé l'humanité au-dessus des pauvres apparences dont, livrée à elle-même, si elle n'avait pas eu les génies qui la dépassent et la dirigent, elle devrait se contenter. Mais eux, font paraître à ses yeux des mondes nouveaux qui élargissant les horizons, multipliant sans cesse sa vision, lui fournissent la joie et l'honneur de procéder sans cesse aux découvertes les plus surprenantes.

Poème dédicatoire

À Louise Marion

Louise Marion vous fûtes admirable
Gonflant d'esprit tout neuf vos multiples tétons
La féconde raison a jailli de ma fable
Plus de femme stérile et non plus d'avortons
Votre voix a changé l'avenir de la France
Et les ventres partout tressaillent d'espérance

À Marcel Herrand

Vous fûtes le mari sublime ingénieux
Qui faisant des enfants nous suscite des dieux
Mieux armés plus unis plus savants plus dociles
Plus forts et plus hardis que nous n'avons été
La Victoire sourit à leurs destins habiles
Et célébrant dans l'ordre et la prospérité
Votre civique sens votre fécondité
Ils seront tous un jour l'orgueil de la Cité

À Yéta Daesslé

Étiez-vous bien à Zanzibar monsieur Lacouf
Qui mourûtes et remourûtes sans dire ouf

Kiosque remuant qui portiez les nouvelles
Vous étiez un cerveau pour toutes les cervelles
Des pauvres spectateurs qui ne le savaient pas
Qu'il leur faut des enfants ou marcher au trépas

Vous fûtes par deux fois la presse qui féconde
Le bon sens en Europe ainsi qu'au Nouveau Monde
Déjà l'écho répète à l'envi vos échos

Merci chère Daesslé
Les petits moricauds

Qui pullulaient au 2e acte de mon drame
Grâce à vous deviendront de bons petits Français
Blancs et roses ainsi que vous êtes madame
Ce sera là notre succès

À Juliette Norville

Voici le temps madame où parlent les gens d'armes
J'en suis et c'est pourquoi suscitant les alarmes
J'ai parlé
Vous étiez sur votre beau cheval
Vous représentiez l'ordre et par mont et par val
Nous faisions que revînt dans la race française
Le goût d'être nombreuse afin de vivre à l'aise
Ainsi que les enfants du mari de Thérèse

À Howard

Vous étiez tout le peuple et gardiez le silence

Peuple de Zanzibar ou plutôt de la France
Il faut laisser le goût et garder la raison
Il faut voyager loin en aimant sa maison
Il faut chérir l'audace et chercher l'aventure
Il faut toujours penser à la France future
N'espérez nul repos risquez tout votre avoir
Apprenez du nouveau car il faut tout savoir
Lorsque crie un prophète il faut que l'alliez voir
Et faites des enfants c'est le but de mon conte
L'enfant est la richesse et la seule qui compte

Personnages

Le directeur

Thérèse-Tirésias et la cartomancienne

Le mari

Le gendarme

Le journaliste parisien

Le fils

Le kiosque

Lacouf

Presto

Le peuple de Zanzibar

Une dame

Les chœurs

À Zanzibar de nos jours.

Scène unique.

Prologue

Devant le rideau baissé, le directeur de la troupe, en habit, une canne de tranchée à la main, sort du trou du souffleur.

LE DIRECTEUR DE LA TROUPE

Me voici donc revenu parmi vous
J'ai retrouvé ma troupe ardente
J'ai trouvé aussi une scène
Mais j'ai retrouvé avec douleur
L'art théâtral sans grandeur sans vertu

Qui tuait les longs soirs d'avant la guerre
Art calomniateur et délétère
Qui montrait le péché non le rédempteur

Puis le temps est venu le temps des hommes
J'ai fait la guerre ainsi que tous les hommes

C'était au temps où j'étais dans l'artillerie
Je commandais au front du nord ma batterie
Un soir que dans le ciel le regard des étoiles
Palpitait comme le regard des nouveau-nés
Mille fusées issues de là tranchée adverse
Réveillèrent soudain les canons ennemis

Je m'en souviens comme si cela s'était passé hier

J'entendais les départs mais non les arrivées
Lorsque de l'observatoire d'artillerie
Le trompette vint à cheval nous annoncer
Que le maréchal des logis qui pointait
Là-bas sur les lueurs des canons ennemis
L'alidade de triangle de visée faisait savoir
Que la portée de ces canons étaient si grande
Que l'on n'entendait plus aucun éclatement
Et tous mes canonniers attentifs à leurs postes
Annoncèrent que les étoiles s'éteignaient une à une
Puis l'on entendit de grands cris parmi toute l'armée
ILS ÉTEIGNENT LES ÉTOILES À COUPS DE CANON

Les étoiles mouraient dans ce beau ciel d'automne
Comme la mémoire s'éteint dans le cerveau
De ces pauvres vieillards qui tentent de se souvenir
Nous étions là mourant de la mort des étoiles
Et sur le front ténébreux aux livides lueurs
Nous ne savions plus que dire avec désespoir
ILS ONT MÊME ASSASSINÉ LES CONSTELLATIONS

Mais une grande voix venue d'un mégaphone
Dont le pavillon sortait
De je ne sais quel unanime poste de commandement
La voix du capitaine inconnu qui nous sauve
toujours cria
IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES

Et ce ne fut qu'un cri sur le grand front français
AU COLLIMATEUR À VOLONTÉ

Les servants se hâtèrent
Les pointeurs pointèrent
Les tireurs tirèrent
Et les astres sublimes se rallumèrent l'un après l'autre
Nos obus enflammaient leur ardeur éternelle
L'artillerie ennemie se taisait éblouie
Par le scintillement de toutes les étoiles
Voilà voilà l'histoire de toutes les étoiles
Et depuis ce soir-là j'allume aussi l'un après l'autre
Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints

Me voici donc revenu parmi vous
Ma troupe ne vous impatientez pas
Public attendez sans impatience

Je vous apporte une pièce dont le but est de réformer
les mœurs
Il s'agit des enfants dans la famille
C'est un sujet domestique
Et c'est pourquoi il est traité sur un ton familier
Les acteurs ne prendront pas de ton sinistre
Ils feront appel tout simplement à votre bon sens
Et se préoccuperont avant tout de vous amuser
Afin que bien disposés vous mettiez à profit
Tous les enseignements contenus dans la pièce

Et que le sol partout s'étoile de regards de nouveau-nés
Plus nombreux encore que les scintillements d'étoiles

Écoutez ô Français la leçon de la guerre
Et faites des enfants vous qui n'en faisiez guère
On tente ici d'infuser un esprit nouveau au théâtre
Une joie une volupté une vertu
Pour remplacer ce pessimisme vieux de plus d'un siècle
Ce qui est bien ancien pour une chose si ennuyeuse
La pièce a été faite pour une scène ancienne
Car on ne nous aurait pas construit de théâtre nouveau
Un théâtre rond à deux scènes
Une au centre l'autre formant comme un anneau
Autour des spectateurs et qui permettra
Le grand déploiement de notre art moderne
Mariant souvent sans lien apparent comme dans la vie
Les sons les gestes les couleurs les cris les bruits
La musique la danse l'acrobatie la poésie la peinture
Les chœurs les actions et les décors multiples

Vous trouverez ici des actions
Qui s'ajoutent au drame principal et l'ornent
Les changements de ton du pathétique au burlesque
Et l'usage raisonnable des invraisemblances
Ainsi que des acteurs collectifs ou non
Qui ne sont pas forcément extraits de l'humanité
Mais de l'univers entier
Car le théâtre ne doit pas être un art en trompe-l'œil

Il est juste que le dramaturge se serve
De tous les mirages qu'il a à sa disposition
Comme faisait Morgane sur le Mont-Gibel
Il est juste qu'il fasse parler les foules les objets inanimés
S'il lui plaît
Et qu'il ne tienne pas plus compte du temps
Que de l'espace

Son univers est sa pièce
À l'intérieur de laquelle il est le dieu créateur
Qui dispose à son gré
Les sons les gestes les démarches les masses les couleurs
Non pas dans le seul but
De photographier ce que l'on appelle une tranche de vie
Mais pour faire surgir la vie même dans toute sa vérité
Car la pièce doit être un univers complet
Avec son créateur
C'est-à-dire la nature même
Et non pas seulement
La représentation d'un petit morceau
De ce qui nous entoure ou de ce qui s'est jadis passé
Pardonnez-moi mes amis ma troupe
Pardonnez-moi cher Public

De vous avoir parlé un peu longuement
Il y a si longtemps que je m'étais retrouvé parmi vous
Mais il y a encore là-bas un brasier
Où l'on abat des étoiles toutes fumantes
Et ceux qui les rallument vous demandent
De vous hausser jusqu'à ces flammes sublimes
Et de flamber aussi

Ô public
Soyez la torche inextinguible du feu nouveau

Acte I

La place du marché de Zanzibar, le matin. Le décor représente des maisons, une échappée sur le port et aussi ce qui peut évoquer aux Français l'idée du jeu de zanzibar. Un mégaphone en forme de cornet à dés et orné de dés est sur le devant de la scène. Du côté cour, entrée d'une maison ; du côté jardin, un kiosque de journaux avec une nombreuse marchandise étalée et sa marchande figurée dont le bras peut s'animer ; il est encore orné d'une glace sur le côté qui donne sur la scène. Au fond, le personnage collectif et muet qui représente le peuple de Zanzibar est présent dés le lever du rideau. Il est assis sur un banc. Une table est à sa droite et il a sous la main les instruments qui lui serviront à mener tel bruit au moment opportun : revolver, musette, grosse caisse, accordéon, tambour, tonnerre, grelots, castagnettes, trompette d'enfant, vaisselle cassée. Tous les bruits indiqués comme devant être produits au moyen d'un instrument sont menés par le peuple de Zanzibar et tout ce qui est indiqué comme devant être dit au mégaphone doit être crié au public.

Scène première

Le peuple de Zanzibar, Thérèse

Thérèse

Visage bleu, longue robe bleue ornée de singes et de fruits peints. Elle entre dès que le rideau est

levé, mais dès que le rideau commence à se lever,
elle cherche à dominer le tumulte de l'orchestre

Non monsieur mon mari
Vous ne me ferez pas faire ce que vous voulez

Chuintement

Je suis féministe et je ne reconnais pas l'autorité de l'homme

Chuintement

Du reste je veux agir à ma guise
Il y a assez longtemps que les hommes font ce qui leur plaît
Après tout je veux aussi aller me battre contre les ennemis
J'ai envie d'être soldat une deux une deux
Je veux faire la guerre – tonnerre – et non pas faire des enfants
Non monsieur mon mari vous ne me commanderez plus
Elle se courbe trois fois, derrière au public

Au mégaphone

Ce n'est pas parce que vous m'avez fait la cour dans le Connecticut
Que je dois vous faire la cuisine à Zanzibar

Voix du mari
Accent belge

Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard

Vaisselle cassée

Thérèse

Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour

Elle a une crise de nerfs

Mais tu ne te doutes pas imbécile

Éternuement

Qu'après avoir été soldat je veux être artiste

Éternuement

Parfaitement parfaitement

Éternuement

Je veux être aussi député avocat sénateur

Deux éternuements

Ministre président de la chose publique

Éternuement

Et je veux médecin physique ou bien psychique
Diafoirer à mon gré l'Europe et l'Amérique
Faire des enfants faire la cuisine non c'est trop

Elle caquette

Je veux être mathématicienne philosophe chimiste
Groom dans les restaurants petit télégraphiste
Et je veux s'il me plaît entretenir à l'an
Cette vieille danseuse qui a tant de talent

Éternuement caquetage, après quoi elle imite le bruit du chemin de fer

VOIX DU MARI
ACCENT BELGE

Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard

THÉRÈSE

Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour

Petit air de musette

Manges-toi les pieds à la Sainte-Menehould

Grosse caisse

Mais il me semble que la barbe me pousse
Ma poitrine se détache

Elle pousse un grand cri et entrouvre sa blouse dont il en sort ses mamelles, l'une rouge, l'autre bleue et, comme elle les lâche, elles s'envolent, ballons d'enfants, mais restent retenues par les fils

Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse
Et cætera
Comme c'est joli les appas féminins
C'est mignon tout plein
On en mangerait

Elle tire le fil des ballons et les fait danser

Mais trêve de bêtises
Ne nous livrons pas à l'aéronautique
Il y a toujours quelque avantage à pratiquer la vertu
Le vice est après tout une chose dangereuse
C'est pourquoi il vaut mieux sacrifier une beauté
Qui peut être une occasion de péché
Débarrassons-nous de nos mamelles

Elle allume un briquet et les fait exploser, puis elle fait une belle grimace avec double pied de nez aux spectateurs et leur jette des balles qu'elle a dans son corsage

Qu'est-ce à dire
Non seulement ma barbe pousse mais ma moustache aussi

Elle caresse sa barbe et retrousse sa moustache qui ont brusquement poussé

Eh diable
J'ai l'air d'un champ de blé qui attend la moissonneuse mécanique

Au mégaphone

Je me sens viril en diable
Je suis un étalon
De la tête aux talons
Me voilà taureau

Sans mégaphone

Me ferai-je *torero*
Mais n'étalons
Pas mon avenir au grand jour héros
Cache tes armes

Et toi mari moins viril que moi
Fais tout le vacarme
Que tu voudras

Tout en caquetant, elle va se mirer dans la glace placée sur le kiosque à journaux

Scène deuxième

Le peuple de Zanzibar, Thérèse, le mari

Le mari

Entre avec un gros bouquet de fleurs, voit qu'elle ne le regarde pas et jette les fleurs dans la salle. À partir d'ici le mari perd l'accent belge

Je veux du lard je te dis

Thérèse

Mange tes pieds à la Sainte-Menehould

Le mari

Pendant qu'il parle Thérèse hausse le ton de ses caquetages. Il s'approche comme pour la gifler puis en riant

Ah mais ce n'est pas Thérèse ma femme

Un temps, puis sévèrement, au mégaphone

Quel malotru a mis ses vêtements

Il va l'examiner et revient.
Au mégaphone

Aucun doute c'est un assassin et il l'a tuée

Sans mégaphone

Thérèse ma petite Thérèse où es-tu ?

Il réfléchit la tête dans les mains, puis campé,

les poings sur les hanches

Mais toi vil personnage qui t'es déguisé en Thérèse
je te tuerai
Ils se battent, elle a raison de lui

THÉRÈSE

Tu as raison je ne suis plus ta femme

LE MARI

Par exemple

THÉRÈSE

Et cependant c'est moi qui suis Thérèse

LE MARI

Par exemple

THÉRÈSE

Mais Thérèse qui n'est plus femme

LE MARI

C'est trop fort

THÉRÈSE

Et comme je suis devenu un beau gars

LE MARI

Détail que j'ignorais

THÉRÈSE

Je porterai désormais un nom d'homme, Tirésias

LE MARI

les mains jointes

Adiousias

Elle sort

SCÈNE TROISIÈME

Le peuple de Zanzibar, le mari

Voix de Tirésias

Je déménage

Le mari

Adiousias

Elle jette successivement par la fenêtre un pot de chambre, un bassin et un urinal. Le mari ramasse le pot de chambre

Le piano

Il ramasse l'urinal

Le violon

Il ramasse le bassin

L'assiette au beurre la situation devient grave

Scène quatrième

Les même, Tirésias, Lacouf, Presto

Tirésias revient avec des vêtements, une corde, des objets hétéroclites. Elle jette tout, se précipite sur le mari. Sur la dernière réplique du mari, Presto et Lacouf armés de brownings en carton sont sortis gravement de dessous la scène et s'avancent dans la salle, cependant que Tirésias maîtrisant son mari, lui ôte son pantalon, se déshabille, lui passe sa jupe, le ligote, se pantalonne, se coupe les cheveux et met un chapeau haut de forme. Ce jeu de scène dure jusqu'au premier coup de revolver

Presto

Avec vous vieux Lacouf j'ai perdu au zanzi
Tout ce que j'ai voulu

LACOUF

Monsieur Presto je n'ai rien gagné
Et d'abord Zanzibar n'est pas en question vous êtes à Paris

PRESTO

À Zanzibar

LACOUF

À Paris

PRESTO

C'en est trop
Après dix ans d'amitié
Et tout le mal que je n'ai cessé de dire sur votre compte

LACOUF

Tant pis vous ai-je demandé de la réclame vous êtes à Paris

PRESTO

À Zanzibar la preuve c'est que j'ai tout perdu

LACOUF

Monsieur Presto il faut nous battre

PRESTO

Il le faut

Ils montent gravement sur la scène et se rangent au fond l'un vis-à-vis de l'autre

LACOUF

À armes égales

PRESTO

À volonté
Tous les coups sont dans la nature

Ils se visent. Le peuple de Zanzibar tire deux coups de revolver et ils tombent

Tirésias

qui est prêt, tressaille au bruit et s'écrie

Ah chère liberté te voilà enfin conquise
Mais d'abord achetons un journal
Pour savoir ce qui vient de se passer

Elle achète un journal et le lit ; pendant ce temps le peuple de Zanzibar place une pancarte de chaque côté de la scène

Pancarte pour Presto

comme il perdait au Zanzibar
monsieur Presto a perdu son pari
puisque nous sommes à Paris

Pancarte pour Lacouf

monsieur Lacouf n'a rien gagné
puisque la scène se passe à Zanzibar
autant que la Seine passe à Paris

Dès que le peuple de Zanzibar est revenu à son poste, Presto et Lacouf se redressent, le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et les duellistes retombent. Tirésias étonné jette le journal

Au mégaphone

Maintenant à moi l'univers
À moi les femmes à moi l'administration
Je vais me faire conseiller municipal
Mais j'entends du bruit
Il vaut peut-être mieux s'en aller
Elle sort en caquetant tandis que le mari imite le bruit de la locomotive en marche

Scène cinquième

Le peuple de Zanzibar, le mari, le gendarme

Le gendarme

Tandis que le peuple de Zanzibar joue de l'accordéon
le gendarme à cheval caracole, tire un mort dans
la coulisse de façon à ce que ses pieds seuls restent
visibles, fait le tour de la scène, agit de même avec
l'autre mort, fait une seconde fois le tour de la scène
et apercevant le mari ficelé sur le devant de la scène
Ça sent le crime ici

Le mari

Ah ! puisque enfin voici un agent de l'autorité
zanzibarienne je vais l'interpeller
Eh monsieur si c'est une affaire que vous me cherchez
Ayez donc l'obligeance de prendre
Mon livret militaire dans ma poche gauche

Le gendarme

Au mégaphone

La belle fille

Sans mégaphone

Dites ma belle enfant
Qui donc vous a traitée si méchamment

Le mari

À part

Il me prend pour une demoiselle

Au gendarme

Si c'est un mariage que vous me cherchez

Le gendarme met la main sur son cœur

Commencez donc par me détacher

LE GENDARME

le délie en le chatouillant, ils rient et le gendarme répète toujours

Quelle belle fille

SCÈNE SIXIÈME

Les mêmes, Presto, Lacouf

Dès que le gendarme commence à détacher le mari, Presto et Lacouf reviennent à l'endroit où ils sont tombés précédemment

PRESTO

Je commence à en avoir assez d'être mort
Dire qu'il y a des gens
Qui trouvent qu'il est plus honorable d'être mort
que vif

LACOUF

Vous voyez bien que vous n'étiez pas à Zanzibar

PRESTO

C'est pourtant là que l'on voudrait vivre
Mais ça me dégoûte de nous être battus en duel
Décidément on regarde la mort
D'un œil trop complaisant

LACOUF

Que voulez-vous on a trop bonne opinion
De l'humanité et de ses restes
Est-ce que les selles des bijoutiers
Contiennent des perles et des diamants

PRESTO

On a vu des choses plus extraordinaires

LACOUF

Bref monsieur Presto
Les paris ne nous réussissent pas
Mais vous voyez bien que vous étiez à Paris

PRESTO

À Zanzibar

LACOUF

En joue

PRESTO

Feu

Le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et ils tombent. Le gendarme a fini de délier le mari

LE GENDARME

Je vous arrête

Presto et Lacouf se sauvent du côté opposé d'où ils sont revenus. Accordéon

SCÈNE SEPTIÈME

Le peuple de Zanzibar, le gendarme, le mari habillé en femme

LE GENDARME

Les duellistes du paysage
Ne m'empêcheront pas de dire que je vous trouve
Agréable au toucher comme une balle en caoutchouc

LE MARI

Atchou

Vaisselle cassée

LE GENDARME

Un rhume c'est exquis

LE MARI

Atchi

Tambour. Le mari relève sa jupe qui le gêne

LE GENDARME

Femme légère

Il cligne de l'œil

Qu'importe puisque c'est une belle fille

LE MARI

À part

Ma foi il a raison
Puisque ma femme est homme
Il est juste que je sois femme
Au gendarme pudiquement
Je suis une honnête femme-monsieur
Ma femme est un homme-madame
Elle a emporté le piano le violon l'assiette au beurre
Elle est soldat ministre merdecin

LE GENDARME

Mère des seins

LE MARI

Ils ont fait explosion mais elle est plutôt merdecine

LE GENDARME

Elle est mère des cygnes
Ah ! combien chantent qui vont périr
Écoutez

Musette, air triste

LE MARI

Il s'agit après tout de l'art de guérir les hommes
La musique s'en chargera
Aussi bien que toute autre panacée

LE GENDARME

Ça va bien pas de rouspétance

LE MARI

Je me refuse à continuer la conversation

Au mégaphone

Où est ma femme

Voix de femmes dans les coulisses

Vive Tirésias
Plus d'enfants plus d'enfants

Tonnerre et grosse caisse

Le mari fait une grimace aux spectateurs et met à son oreille une main en cornet acoustique, tandis que le gendarme, tirant une pipe de sa poche, la lui offre. Grelots

LE GENDARME

Eh ! fumez la pipe bergère
Moi je vous jouerai du pipeau

LE MARI

Et cependant la boulangère
Tous les sept ans changeait de peau

LE GENDARME

Tous les sept ans elle exagère

Le peuple de Zanzibar accroche une pancarte contenant cette ritournelle qui reste là

EH ! FUMEZ LA PIPE BERGÈRE
MOI JE VOUS JOUERAI DU PIPEAU
ET CEPENDANT LA BOULANGÈRE

TOUS LES 7 ANS CHANGEAIT DE PEAU

TOUS LES 7 ANS ELLE EXAGÈRE

LE GENDARME

Mademoiselle ou madame je suis amoureux fou
De vous
Et je veux devenir votre époux

LE MARI

Atchou
Mais ne voyez-vous pas que je ne suis qu'un homme

LE GENDARME

Nonobstant quoi je pourrais vous épouser
Par procuration

LE MARI

Sottises
Vous feriez mieux de faire des enfants

LE GENDARME

Ah ! par exemple

Voix d'hommes dans les coulisses

Vive Tirésias
Vive le général Tirésias

Vive le député Tirésias

L'accordéon joue une marche militaire

Voix de femmes dans les coulisses

Plus d'enfants Plus d'enfants

Scène huitième

Les mêmes, le kiosque où s'anime le bras de la marchande se déplace lentement vers l'autre bout de la scène

Le mari

Fameux représentant de toute autorité
Vous l'entendez c'est dit je crois avec clarté
La femme à Zanzibar veut des droits politiques
Et renonce soudain aux amours prolifiques
Vous l'entendez crier Plus d'enfants Plus d'enfants
Pour peupler Zanzibar il suffit d'éléphants
De singes de serpents de moustiques d'autruches
Et stériles comme est l'habitante des ruches
Qui du moins fait la cire et butine le miel
La femme n'est qu'un neutre à la face du ciel
Et moi je vous le dis cher monsieur le gendarme

Au mégaphone

Zanzibar a besoin d'enfants

sans mégaphone

donnez l'alarme
Criez au carrefour et sur le boulevard
Qu'il faut refaire des enfants à Zanzibar
La femme n'en fait plus
Tant pis
Que l'homme en fasse
Mais oui parfaitement je vous regarde en face
Et j'en ferai moi

Le gendarme et le kiosque

Vous

Le kiosque

au mégaphone que lui tend le mari

Elle sort un bobard
Bien digne qu'on l'entende ailleurs qu'à Zanzibar
Vous qui pleurez voyant la pièce
Souhaitez les enfants vainqueurs
Voyez l'impondérable ardeur
Naître du changement de sexe

Le mari

Revenez dès ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

Le gendarme

Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture
Ne faites pas qu'en vain je croque le marmot
Je reviens dès ce soir et je vous prends au mot

Le kiosque

Comme est ignare le gendarme
Qui gouverne le Zanzibar
Le music-hall et le grand bar
N'ont-ils pas pour lui plus de charmes
Que repeupler le Zanzibar

Scène neuvième

Les mêmes, Presto

Presto

chatouillant le mari

Comment faut-il que tu les nommes
Elles sont tout ce que nous sommes
Et cependant ne sont pas hommes

Le gendarme

Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture

Le mari

Revenez donc ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

Tous, en chœur

Ils dansent, le mari et le gendarme accouplés, Presto et le kiosque accouplés et changeant parfois de compagnons. Le peuple de Zanzibar danse seul en jouant de l'accordéon

Eh ! fumez la pipe bergère
Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la boulangère
Tous les sept ans changeait de peau
Tous les sept ans elle exagère

ACTE II

Au même endroit, le même jour, au moment du coucher du soleil. Le même décor orné de nombreux berceaux où sont les nouveau-nés. Un berceau est vide auprès d'une bouteille d'encre énorme, d'un pot à colle gigantesque, d'un porte-plume démesuré et d'une paire de ciseaux de bonne taille.

[Chœurs]

Le peuple de Zanzibar, le mari

Le mari

Il tient un enfant dans chaque bras. Cris continus d'enfants sur la scène, dans les coulisses et dans la salle pendant toute la scène ad libitum. *On indique seulement quand, et où ils redoublent*

Ah ! c'est fou les joies de la paternité
40 049 enfants en un seul jour
Mon bonheur est complet
Silence silence

Cris d'enfants au fond de la scène

Le bonheur en famille
Pas de femme sur les bras
Il laisse tomber les enfants
Silence

Cris d'enfants sur le côté gauche de la salle

C'est épatant la musique moderne
Presque aussi épatant que les décors des nouveaux peintres
Qui florissent loin des Barbares
À Zanzibar
Pas besoin d'aller aux ballets russes ni au Vieux-Colombier
Silence silence

Cris d'enfants sur le côté droit de la salle Grelots

Il faudrait peut-être les mener à la baguette
Mais il vaut mieux ne pas brusquer les choses
Je vais leur acheter des bicyclettes
Et tous ces virtuoses
Iront faire
Des concerts

En plein air

Peu à peu les enfants se taisent, il applaudit

Bravo bravo bravo

On frappe

Entrez

Scène deuxième

Les mêmes, le journaliste parisien

Le journaliste

Sa figure est nue, il n'a que la bouche. Il entre en dansant. Accordéon. Hands up

Bonjour monsieur le mari
Je suis correspondant d'un journal de Paris

Le mari

De Paris
Soyez le bienvenu

Le journaliste

fait le tour de la scène en dansant

Les journaux de Paris

Au mégaphone

ville de l'Amérique

Sans mégaphone

Hourra

Un coup de revolver, le journaliste déploie le drapeau américain

Ont annoncé que vous avez trouvé
Le moyen pour les hommes
De faire des enfants

Le journaliste replie le drapeau et s'en fait une ceinture

LE MARI

Cela est vrai

LE JOURNALISTE

Et comment ça

LE MARI

La volonté monsieur elle nous mène à tout

LE JOURNALISTE

Sont-ils nègres ou comme tout le monde

LE MARI

Tout cela dépend du point de vue où l'on se place

Castagnettes

LE JOURNALISTE

Vous êtes riche sans doute
Il fait un tour de danse

LE MARI

Point du tout

LE JOURNALISTE

Comment les élèverez-vous ?

LE MARI

Après les avoir nourris au biberon
J'espère que ce sont eux qui me nourriront

LE JOURNALISTE

En somme vous êtes quelque chose comme une fille-père
Ne serait-ce pas chez vous instinct paternel maternisé

LE MARI

Non c'est cher monsieur tout à fait intéressé
L'enfant est la richesse des ménages
Bien plus que la monnaie et tous les héritages

Le journaliste note

Voyez ce tout petit qui dort dans son berceau

L'enfant crie. Le journaliste va le voir sur la pointe des pieds

Il se prénomme Arthur et m'a déjà gagné
Un million comme accapareur de lait caillé

Trompette d'enfant

LE JOURNALISTE

Avancé pour son âge

LE MARI

Celui-là Joseph

L'enfant crie

est romancier

Le journaliste va voir Joseph

Son dernier roman s'est vendu à 600 000 exemplaires
Permettez que je vous en offre un

Descend un grand livre-pancarte à plusieurs feuillets sur lesquels on lit au premier feuillet :

QUELLE CHANCE !
ROMAN

LE MARI

Lisez-le à votre aise

Le journaliste se couche, le mari tourne les autres feuillets sur lesquels on lit à raison d'un mot par feuillet

Une dame qui s'appelait Cambron

Le journaliste se relève et au mégaphone

Une dame qui s'appelait Cambron

Il rit au mégaphone sur les quatre voyelles : a, é, i, o

LE MARI

Il y a cependant là une manière polie de s'exprimer

LE JOURNALISTE

Sans mégaphone

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE MARI

Une certaine précocité

LE JOURNALISTE

Eh ! eh !

LE MARI

Qui ne court point les rues

LE JOURNALISTE

Hands up

LE MARI

Enfin tel qu'il est
Le roman m'a rapporté
Près de 200 000 francs
Plus un prix littéraire
Composé de vingt caisses de dynamite

LE JOURNALISTE

se retire à reculons

Au revoir

LE MARI

N'ayez pas peur elles sont dans mon coffre-fort à la banque

LE JOURNALISTE

All right

Vous n'avez pas de fille

LE MARI

Si fait celle-ci divorcée

Elle crie. Le journaliste va la voir

Du roi des pommes de terre
En reçoit une rente de 100 000 dollars
Et celle-ci *(elle crie)* plus artiste que quiconque à Zanzibar

Le journaliste s'exerce à boxer

Récite de beaux vers par les mornes soirées
Ses feux et ses cachets lui rapportent chaque an
Ce qu'un poète gagne en cinquante mille ans

LE JOURNALISTE

Je vous félicite *my dear*
Mais vous avez de la poussière
Sur votre cache-poussière

Le mari sourit comme pour remercier le journaliste qui tient le grain de poussière à la main

Puisque vous êtes si riche prêtez-moi cent sous

LE MARI

Remettez la poussière

Tous les enfants crient. Le mari chasse le journaliste à coups de pied. Celui-ci sort en dansant.

SCÈNE TROISIÈME

Le peuple de Zanzibar, le mari

LE MARI

Eh oui c'est simple comme un périscope
Plus j'aurai d'enfants
Plus je serai riche et mieux je pourrai me nourrir

Nous disons que la morue produit assez d'œufs en un jour
Pour qu'éclos ils suffisent à nourrir de brandade et d'aïoli
Le monde entier pendant une année entière
N'est-ce pas que c'est épatant d'avoir une nombreuse famille
Quels sont donc ces économistes imbéciles
Qui nous ont fait croire que l'enfant
C'était la pauvreté
Tandis que c'est tout le contraire
Est-ce qu'on a jamais entendu parler de morue morte dans la misère
Aussi vais-je continuer à faire des enfants
Faisons d'abord un journaliste
Comme ça je saurai tout
Je devinerai le surplus
Et j'inventerai le reste
Il se met à déchirer avec la bouche et les mains des journaux, il trépigne. Son jeu doit être très rapide
Il faut qu'il soit apte à toutes les besognes
Et puisse écrire pour tous les partis
Il met les journaux déchirés dans le berceau vide
Quel beau journaliste ce sera
Reportage articles de fond
Et cætera
Il lui faut un sang puisé dans l'encrier
Il prend la bouteille d'encre et la verse dans le berceau
Il lui faut une épine dorsale
Il met un énorme porte-plume dans le berceau
De la cervelle pour ne pas penser
Il verse le pot à colle dans le berceau
Une langue pour mieux baver
Il met les ciseaux dans le berceau
Il faut encore qu'il connaisse le chant
Allons chantez
Tonnerre

Les mêmes, le fils

Le mari répète : « une, deux ! » jusqu'à la fin du monologue du fils.
Cette scène se passe très rapidement

Le fils

Se dressant dans le berceau

Mon cher papa si vous voulez savoir enfin
Tout ce qu'ont fait les aigrefins
Faut me donner un petit peu d'argent de poche
L'arbre d'imprimerie étend feuilles et feuilles
Qui vous claquent au vent comme des étendards
Les journaux ont poussé faut bien que tu les cueilles
Fais-en de la salade à nourrir tes moutards
Si vous me donnez cinq cents francs
Je ne dis rien de vos affaires
Sinon je dis tout je suis franc
Et je compromets père sœurs et frères
J'écrirai que vous avez épousé
Une femme triplement enceinte
Je vous compromettrai je dirai
Que vous avez volé tué donné sonné barbé

Le mari

Bravo voilà un maître chanteur

Le fils sort du berceau

Le fils

Mes chers parents en un seul homme
Si vous voulez savoir ce qui s'est passé hier soir
Voici
Un grand incendie a détruit les chutes du Niagara

Le mari

Tant pis

LE FILS

Le beau constructeur Alcindor
Masqué comme les fantassins
Jusqu'à minuit joua du cor
Pour un parterre d'assassins
Et je suis sûr qu'il sonne encore

LE MARI

Pourvu que ce ne soit pas dans cette salle

LE FILS

Mais la princesse de Bergame
Épouse demain une dame
Simple rencontre de métro

Castagnettes

LE MARI

Que m'importe est-ce que je connais ces gens-là
Je veux de bonnes informations qui me parlent de mes amis

LE FILS

Il fait remuer un berceau
On apprend de Montrouge
Que monsieur Picasso
Fait un tableau qui bouge
Ainsi que ce berceau

LE MARI

Et vive le pinceau
De l'ami Picasso
Ô mon fils
À une autre fois je connais maintenant
Suffisamment
La journée d'hier

LE FILS

Je m'en vais afin d'imaginer celle de demain

LE MARI

Bon voyage

Exit le fils

SCÈNE CINQUIÈME

Le peuple de Zanzibar, le mari

LE MARI

Celui-ci n'est pas réussi
J'ai envie de le déshériter

À ce moment arrivent des radios-pancartes

OTTAWA
INCENDIE ÉTABLISSEMENTS J. C. B. STOP 20 000
POÈMES EN PROSE CONSUMÉS STOP PRÉSIDENT
ENVOIE CONDOLÉANCES

ROME
H. NR. M. T. SS. DIRECTEUR VILLA MÉDICIS ACHÈVE
PORTRAIT SS

AVIGNON
GRAND ARTISTE G.. RG. S BRAQUE VIENT INVENTER
PROCÉDÉ CULTURE INTENSIVE DES PINCEAUX

VANCOUVER
RETARDÉ DANS LA TRANSMISSION
CHIENS MONSIEUR LÉAUT..D EN GRÈVE

LE MARI

Assez assez

Quelle fichue idée j'ai eue de me fier à la presse
Je vais être dérangé
Toute la sainte journée
Il faut que ça cesse

Au mégaphone

Allô allô mademoiselle
Je ne suis plus abonné au téléphone
Je me désabonne

Sans mégaphone

Je change de programme pas de bouches inutiles
Économisons économisons
Avant tout je vais faire un enfant tailleur
Je pourrai bien vêtu aller en promenade
Et n'étant pas trop mal de ma personne
Plaire à mainte jolie personne

Scène sixième

Les mêmes, le gendarme

Le gendarme

Il paraît que vous en faites de belles
Vous avez tenu parole
40 050 enfants en un jour
Vous secouez le pot-de-fleurs

Le mari

Je m'enrichis

Le gendarme

Mais la population zanzibarienne
Affamée par ce surcroît de bouches à nourrir
Est en passe de mourir de faim

Le mari

Donnez-lui des cartes ça remplace tout

LE GENDARME

Où se les procure-t-on ?

LE MARI

Chez la cartomancienne

LE GENDARME

Extra-lucide

LE MARI

Parbleu puisqu'il s'agit de prévoyance

SCÈNE SEPTIÈME

Les mêmes, la cartomancienne

LA CARTOMANCIENNE

Elle arrive du fond de la salle. Son crâne est éclairé électriquement

Chastes citoyens de Zanzibar me voici

LE MARI

Encore quelqu'un
Je n'y suis pour personne

LA CARTOMANCIENNE

J'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés
De savoir la bonne aventure

LE GENDARME

Vous n'ignorez pas madame

Que vous exercez un métier illicite
C'est étonnant ce que font les gens
Pour ne point travailler

LE MARI

au gendarme

Pas de scandale chez moi

LA CARTOMANCIENNE

à un spectateur

Vous monsieur prochainement
Vous accoucherez de trois jumeaux

LE MARI

Déjà la concurrence

UNE DAME

(spectatrice dans la salle)

Madame la cartomancienne
Je crois bien qu'il me trompe

Vaisselle cassée

LA CARTOMANCIENNE

Conservez-le dans la marmite norvégienne

Elle monte sur la scène, cris d'enfants, accordéon

Tiens une couveuse artificielle

LE MARI

Seriez-vous le coiffeur coupez-moi les cheveux

LA CARTOMANCIENNE

Les demoiselles de New-York
Ne cueillent que les mirabelles
Ne mangent que du jambon d'York

C'est là ce qui les rend si belles

LE MARI

Ma foi les dames de Paris
Sont bien plus belles que les autres
Si les chats aiment les souris
Mesdames nous aimons les vôtres

LA CARTOMANCIENNE

C'est-à-dire vos sourires

TOUS

En chœur

Et puis chantez matin et soir
Grattez-vous si ça vous démange
Aimez le blanc ou bien le noir
C'est bien plus drôle quand ça change
Suffit de s'en apercevoir
Suffit de s'en apercevoir

LA CARTOMANCIENNE

Chastes citoyens de Zanzibar
Qui ne faites plus d'enfants
Sachez que la fortune et la gloire
Les forêts d'ananas les troupeaux d'éléphants
Appartiennent de droit
Dans un proche avenir
À ceux qui pour les prendre auront fait des enfants

Tous les enfants se mettent à crier sur la scène et dans la salle. La cartomancienne fait les cartes qui tombent du plafond. Puis les enfants se taisent

Vous qui êtes si fécond

LE MARI ET LE GENDARME

Fécond fécond

LA CARTOMANCIENNE

Au mari

Vous deviendrez dix fois milliardaire

Le mari tombe assis par terre

LA CARTOMANCIENNE

Au gendarme

Vous qui ne faites pas d'enfants
Vous mourrez dans la plus affreuse des débines

LE GENDARME

Vous m'insultez
Au nom de Zanzibar je vous arrête

LA CARTOMANCIENNE

Toucher une femme quelle honte

Elle le griffe et l'étrangle. Le mari lui tend une pipe

LE MARI

Eh ! fumez la pipe bergère
Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la boulangère
Tous les sept ans changeait de peau

LA CARTOMANCIENNE

Tous les sept ans elle exagère

LE MARI

En attendant je vais vous livrer au commissaire
Assassine

THÉRÈSE

Se débarrassant de ses oripeaux de cartomancienne

Mon cher mari ne me reconnais-tu pas ?

LE MARI

Thérèse ou bien Tirésias

Le gendarme ressuscite

THÉRÈSE

Tirésias se trouve officiellement à la tête de l'Armée
à la chambre à l'Hôtel de Ville
Mais sois tranquille
Je ramène dans une voiture de déménagement
Le piano le violon l'assiette au beurre
Ainsi que trois dames influentes dont je suis
devenu l'amant

LE GENDARME

Merci d'avoir pensé à moi

LE MARI

Mon général mon député
Je me trompe Thérèse
Te voilà plate comme une punaise

THÉRÈSE

Qu'importe viens cueillir la fraise
Avec la fleur du bananier
Chassons à la zanzibaraise
Les éléphants et viens régner
Sur le grand cœur de ta Thérèse

LE MARI

Thérèse

THÉRÈSE

Qu'importe le trône ou la tombe
Il faut s'aimer ou je succombe
Avant que ce rideau ne tombe

LE MARI

Chère Thérèse il ne faut plus
Que tu sois plate comme une punaise
Il prend dans la maison un bouquet de ballons et
un panier de balles
En voici tout un stock

THÉRÈSE

Nous nous en sommes passés l'un et l'autre
Continuons

LE MARI

C'est vrai ne compliquons pas les choses
Allons plutôt tremper la soupe

THÉRÈSE

Elle lâche les ballons et lance les balles aux spectateurs
Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse
Allez nourrir tous les enfants
De la repopulation

TOUS

En chœur

Le peuple de Zanzibar danse en secouant des
grelots
Et puis chantez matin et soir
Grattez-vous si ça vous démange
Aimez le blanc ou bien le noir
C'est bien plus drôle quand ça change
Suffit de s'en apercevoir

Les Mamelles de Tirésias,
de Guillaume Apollinaire (1880-1918),
pièce écrite entre 1903 et 1916, a été représentée
la première fois en 1917.

ISBN : 978-2-89668-744-20
© Vertiges éditeur 2018
– 0745 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org